

Janvier 1928.

# CHRONIQUE

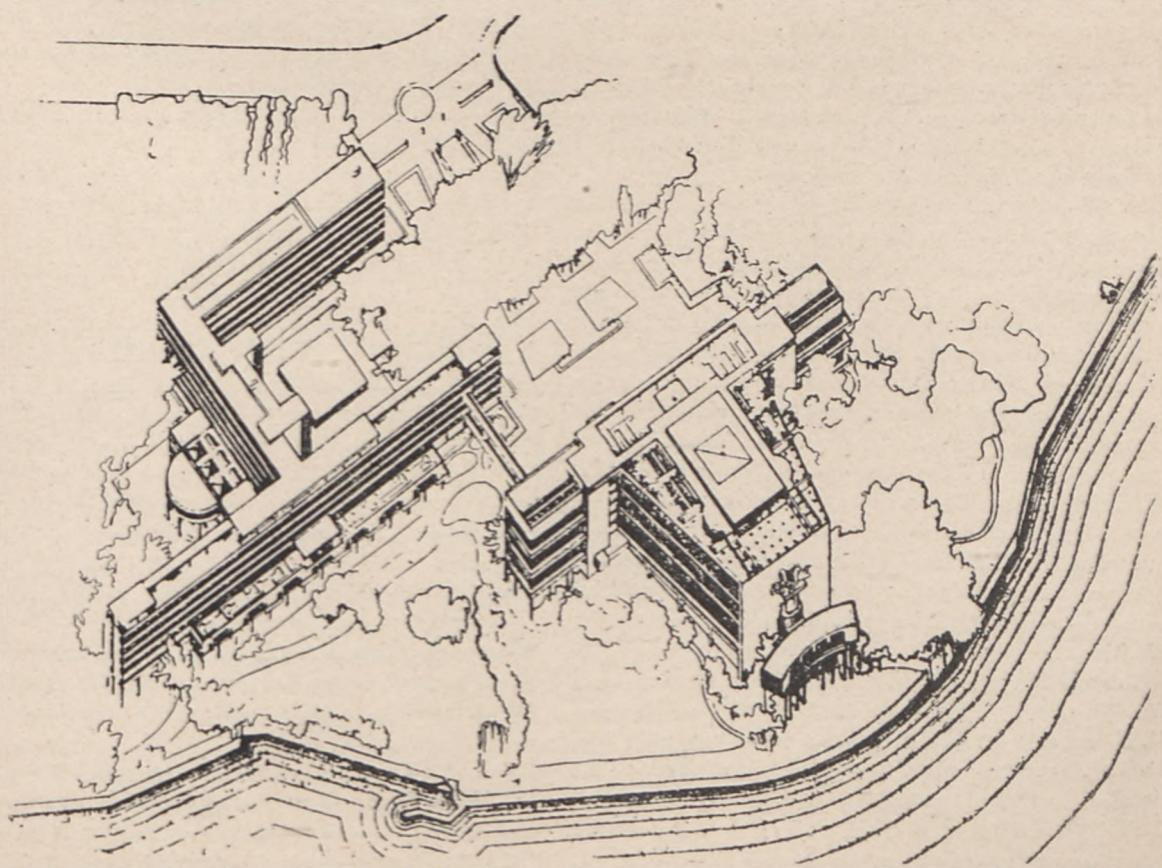
• • •

## NOTES ET INFORMATIONS

**Notre couverture.** — Est-il bon, est-il dangereux pour une revue qui compte déjà plus de trente ans d'existence et de succès de renouveler le vêtement sous lequel le public est habitué à la reconnaître ? Doit-elle rester fidèle à la couverture de ses premières années ou la rajeunir de temps en temps comme se renouvellent les goûts de ses lecteurs et le contenu de ses articles ? Nous avons opté pour le rajeunissement. Nous espérons d'ailleurs que la couverture actuelle plaira longtemps. Neuve et d'un goût sobre à la fois, on y reconnaîtra le talent de l'artiste qui l'a composée, Pierre Legrain.

**Le Palais sous l'œil des Barbares.** — Nous avons publié, dans notre *chronique* de Mai, les résultats du grand concours pour l'édition du Palais des Nations, à Genève. Après avoir examiné 370 projets dont les feuilles, mises bout à bout, auraient couvert, dit-on, plus de 10 kilomètres de cimaise, le jury n'avait pu fixer définitivement son choix sur aucun d'eux. Mais il avait reconnu le mérite des concurrents les mieux inspirés en décernant 9 prix *ex-æquo*, dont 4 à des architectes français.

Le projet reproduit ci-dessous, œuvre de MM. Le Corbusier et Jeanneret, était de beaucoup le plus



Projet de Palais des Nations. Vue à vol d'oiseau

\* LE CORBUSIER et PIERRE JEANNERET

original et le mieux adapté au programme. Il s'harmonisait au paysage, respectait les plantations d'arbres, réduisait au minimum les travaux de terrassement et, contraire au « système fermé », offrait largement ses façades à la vue et à la lumière. Circulation extérieure et intérieure, aération et éclairage de 500 bureaux, lieux de repos et de rafraîchissement sur les terrasses, garages d'autos, tout y était assuré rationnellement et par les solutions les plus simples. Pour l'accoustique de la grande salle, les architectes avaient appliqué les principes dont M. Gustave Lyon vient de montrer l'efficacité à la nouvelle salle Pleyel. Sans faste, l'ensemble était grand, expressif et neuf. Enfin, seuls de tous les concurrents primés, MM. Le Corbusier et Jeanneret pouvaient affirmer que, grâce à l'élimination de tout faux luxe et à un judicieux emploi des nouvelles méthodes de construction, ils ne dépasseraient pas le crédit de 13 millions de francs suisses, prévu pour l'édification du palais.

Ce projet suscita de vives admirations à Genève et dans toute l'Europe. Or, aux dernières nouvelles, il est définitivement écarté. La Société des Nations, sans doute par amour des colonnades, augmente de 50% le crédit prévu, favorisant ainsi après-coup ceux qui n'ont tenu aucun compte, au point de vue de la dépense, des conditions du concours. Elle forme un collège de sept architectes qui étudieront et signeront ensemble un nouveau plan. Ils prendront pour base de leurs travaux le projet de MM. Nénot et Fleggenheimer, œuvre d'une sérieuse tenue sans doute, mais dont la noblesse, tout académique, est bien faite pour rassurer les ennemis des nouveautés. De plus, ils fourniront un projet séparé pour la Bibliothèque qui a été l'objet d'un don généreux de M. Rockefeller : environ 4 millions de francs suisses.

M. Nénot, architecte de la Sorbonne, membre de l'Institut, ne dissimule pas sa joie. Confondant sa cause avec celle de l'Art, il déclarait, la veille de Noël, à un rédacteur d'un journal du soir : « Je suis heureux pour l'Art tout court... l'équipe française avait pour but, quand elle se mit sur les rangs, de faire échec à la barbarie. Nous appelons barbarie une certaine architecture, ou plus exactement une certaine anti-architecture qui fait fureur depuis quelques années dans l'Europe orientale et septentrionale, non moins horrible que ce style « coup de fouet » que nous avons heureusement terrassé il y a une vingtaine d'années. Elle nie toutes les belles époques de l'histoire et, de toute façon, insulte au sens commun et au bon goût. Elle a le dessous, tout est bien ».

Etrange langage, et vraiment pacifique, à propos d'un projet de Palais de la Société des Nations. M. Nénot se vante d'ailleurs : ce n'est pas lui qui a vaincu ce qu'il appelle « le style coup de fouet »; c'est précisément la nouvelle barbarie, épaise de simplicité. Et si réaliser pleinement et franchement un programme nouveau avec les moyens d'aujourd'hui, sans conventions théâtrales, sans application de

formules inventées en d'autres temps et pour d'autres temps, si cela est barbarie, nous nous solidarisons avec les barbares. Nous sommes d'ailleurs en bonne compagnie puisque les plus éminents pionniers de l'architecture moderne, Tony Garnier, de Lyon, Berlage, architecte de la Bourse d'Amsterdam, Hoffmann, de Vienne, Moser, de Zurich, les Belges Henri Van de Velde et Victor Bourgeois... ont publiquement manifesté leur préférence pour le projet Le Corbusier-Jeanneret.

LÉON DESHAIRS.

**Cours pratique d'éclairage.** — L'École Spéciale des Travaux Publics, du Bâtiment et de l'Industrie a créé un enseignement pratique de l'éclairage qui comprend 25 leçons ou conférences (dont un grand nombre avec projections) dans les amphithéâtres de l'École, 3, rue Thénard, à Paris, 5 séances d'application le samedi après midi dans les Laboratoires de Mécanique et d'Électricité à Cachan, 28, avenue du Président-Wilson, et des visites d'installations. Des exercices à faire chez soi sont donnés au cours des leçons.

Les principales matières enseignées sont : la production de la lumière, la mesure de la lumière, les sources de la lumière, la lumière et la vision, la technique de l'éclairage (principes généraux de l'éclairage rationnel, les appareils d'éclairage, les installations d'éclairage intérieur, les applications spéciales de l'éclairage, les installations d'éclairage intérieur), les installations électriques d'éclairage, l'éclairage et l'architecture.

Les cours ont lieu les lundi, mercredi et vendredi de 20 h. 30 à 21 h. 30.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'École Spéciale des Travaux Publics, du Bâtiment et de l'industrie, 3, rue Thénard, Paris (V<sup>e</sup>).

### Expositions ouvertes ou annoncées :

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (Pavillon de Marsan), rue de Rivoli. — L'œuvre d'Etienne Moreau-Nélaton.

GALERIE DRUET, 20, rue Royale. — Du 23 janvier au 3 février : Georges Dufrénoy et J.-F. Lagrenne; du 6 au 17 février : André Lhote, E. Sigrist; du 20 février au 2 mars : J.-E. Zingg, Mme Halicka.

GALERIE D'ART CONTEMPORAIN, 135, boulevard Raspail. — Du 28 janvier au 17 février : André Foy.

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze. — Du 16 au 30 janvier : Cameron Burnside, Tony Georges-Roux, Mme Barba, Eugène Delaporte, Mme Marthe Roger; du 23 janvier au 11 février : La Société des Aquarellistes français.

GALERIE CHARPENTIER, faubourg Saint-Honoré. — Du 18 au 31 janvier : Ferdinand Olivier; du 3 au 18 février : Dessins rehaussés de Berthe Martinie.

GRAND PALAIS, avenue Victor-Emmanuel-III. — Du 10 février au 11 mars : Salon d'Hiver.

## LES VENTES

Une réunion de pièces de Barye et de Mène a été dispersée à la fin de novembre par MM. Féral et Schöeller. Les bronzes de Barye en épreuves anciennes ont été vendus assez cher. On a donné 14.100 fr. pour le *Loup tenant un cerf*, 4.800 pour un *Ours assis*, 3.400 pour une *Panthère de Tunis*. Mais il était surtout intéressant de voir quels seraient les prix atteints pour des modèles en plâtre ou en cire par Mène. Ce petit maître agréable ne dépasse pas souvent l'honorables sculpture de commerce ; mais il a eu tout de même quelques réussites. Il sait bien son métier, connaît parfaitement les animaux ; et s'il alourdit quelquefois ses pièces par un inutile décor, il arrive en d'autres temps à une véritable élégance des lignes. Son *Lévrier assis*, une de ses jolies créations a fait 330 fr. ; une *Chèvre broutant*, 420 fr., un *Chien barbet*, 230. Les grandes pièces ont atteint des cotés fort honorables : 4.520 fr. pour le *Vainqueur à la course*, 2.550 fr. pour *La jument normande et son poulain*, 1.300 fr. pour *Le picador*, 500 fr. pour le *Cheval breton*. Dans la même vente passaient quelques faïences de Metthey. Elle n'ont pas perdu leur valeur marchande : un plat a fait 900 fr., un pot, 1.160 et un lot de cinq assiettes, 520.

On trouvait aussi dans cette réunion, des pièces provenant de l'atelier Mène, en particulier des dessins de Géricault : l'un d'eux, *Cheval attaqué par un lion*, a été payé 16.500 fr. ; un autre, *Etude d'hommes combattant un taureau*, 14.100 fr. Monnier aussi, et même Charlet, commencent à retenir l'intérêt. Du premier, un *Monsieur Prudhomme et ses amis*, à l'aquarelle, est monté à 1.700 fr. ; du second, *Le fantassin en faction dans la ueige*, à 2.100 francs.

Une vente de tableaux anciens, de qualité en général assez ordinaire, a cependant donné lieu à d'importantes adjudications. *L'homme à la plume d'oie*, attribué à Rembrandt a été payé 290.000 fr. ; deux Raeburn, 145.000 et 195.000 fr. ; un portrait d'homme de Gainsborough, 195.000 fr. Un Gonzalez Coques, qui avait été vendu 5.300 fr. en 1924, dans la collection Porgès, *La famille de l'orfèvre*, a été racheté 12.000 fr. Un Palamèdes, *Le repas*, est passé de

5.000 fr. en 1924, à 29.000 fr. ; un Adrien Van de Velde, *L'abreuvoir*, adjugé 5.000 fr. à la vente Stroganoff en 1924, monte cette fois à 15.100 francs.

Le 30 novembre, on dispersait d'autre part la collection de M. Vuastart, vieil amateur et critique d'art. Elle contenait beaucoup de pièces relatives à Paris. Le musée Carnavalet, et même le Louvre se mirent sur les rangs. A ce dernier reste pour 1.850 fr. une esquisse de Heim pour son tableau de Versailles, *Le Champ de Mars, premier juin 1815*. Mais la surprise fut surtout causée par les prix donnés par les bien modestes peintures de Paris par Camella. De ce petit maître minutieux et bien faible, *Le Boulevard Montmartre en 1830* fit 21.250 fr. ; *La Place Beauvau* 11.500 fr. ; *La Place de la Concorde*, 9.050 fr. Mais on se plait à remettre en honneur des oubliés. Ainsi fait-on encore dans une vente qui comprenait quelques œuvres d'un artiste qu'on prétendait le rival de David, mais qui était surtout célèbre sous le nom du père La Rotule, je veux parler de J.-B. Regnault. Une peinture de lui, *Pan et Syrinx*, fut vendue 3.100 fr. le 3 décembre ; une autre, *Borée et les Nymphes*, 2.300 fr., et 140 dessins originaux pour *Les Métamorphoses d'Ovide*, 48.000 francs.

La collection de M. Joseph Bardac, dispersée le 9 décembre à la Galerie Georges Petit, nous ramène au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un salon en tapisserie de Beauvais à sujets militaires d'après Casanova, payé 77.000 fr. en 1894 à la vente Josse, monte à 1.180.000 fr. Conservons le sourire et passons. Deux agréables petits panneaux d'Hubert Robert, achetés 85.000 en 1912 à la vente Jacques Doucet, passent à 319.000 fr. ; et cela s'explique à peu près par la différence de valeur de l'argent. Deux grandes gouaches de batailles par Van Blarenberghe font 264.000 fr. et quatre compositions attribuées à Fragonard, *Les religions du monde*, 670.000 fr. Dans les meubles, un grand bureau plat, signé Montigny, est vendu 270.000 fr. ; un petit bureau de dame signé Hédouin 48.000 fr. et un meuble d'entre-deux à hauteur d'appui en acajou, avec cinq panneaux à bouquets de fruits sur fond noir, estampillé Weisweiler, est vendu 193.000 francs.

TRISTAN LECLÈRE.

## LES LIVRES

**La médaille et les Médailleurs**, par Jean Babelon, conservateur adjoint au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale (Payot), 1 vol. de 235 pages, avec 32 planches illustrées. 60 francs.

Digne héritier d'un nom illustre, M. Jean Babelon poursuit, à la Bibliothèque nationale, avec un double souci de science et d'art, des études numismatiques qui offrent ce charme de se passer au milieu de choses non seulement intéressantes historiquement, mais belles en elles-mêmes.

Le volume qu'il vient de faire paraître, parfait comme présentation typographique, nous donne, en plus d'un historique qui m'a semblé complet, trente planches où se trouvent reproduites des photographies faites directement d'après les médailles, procédé qui présente des difficultés particulières, mais qui assure l'exactitude et la vie bien mieux que la photographie d'après des plâtres.

Pour M. Babelon — il n'en fait point mystère — la médaille, c'est la médaille fondu, dont Pisano a donné les modèles les plus réussis. C'est à l'art des fondeurs qu'il s'attache de préférence, la médaille frappée lui paraissant une parente pauvre et pas toujours honorable.

Il est permis de ne pas partager cette opinion. La médaille procède, au fond, de la monnaie, dont elle a retenu les attributions commémoratives; la monnaie antique ou médiévale était frappée bien plutôt que fondu. Nos plus anciennes médailles françaises, celles qui célèbrent l'expulsion des Anglais de France (p. 76) étaient frappées. La médaille fondu est un cas du bas-relief; la médaille frappée est assujettie à des règles, à des exigences particulières; lui reprocher les possibilités de reproduction indéfinie qu'elle ouvre, c'est reprocher au livre imprimé de ne pas être un manuscrit, à la gravure de ne pas être du dessin, leur dénier, de ce chef, toute valeur artistique.

Et comme on ne parle bien que de ce qu'on aime, M. Babelon commet quelques erreurs de faits en étudiant la médaille frappée. Ainsi, il est inexact que le *sablage* des médailles soit pratiqué systématiquement à la Monnaie (p. 19). On y laisse aux médailles de la collection ancienne leur poli naturel. Les indications données quant au tour à réduire (p. 22) montrent que l'auteur n'a pas vécu dans la familiarité de cet instrument dont le rôle est exactement celui que le graveur entend lui laisser; et en passant sous silence les opérations très complexes et délicates qui constituent l'*enfonçage* du coin, il omet un élément capital de la technique propre à la médaille frappée.

A un autre point de vue, il est permis de trouver M. Babelon injuste à l'égard des médailleurs de Louis XIV. Ne même pas mentionner des beaux revers, tels que celui de la *Devise du Roi*, ou de la *Marine florissante* est une lacune grave; à l'esthétique individualiste de la Renaissance, on a le droit d'opposer l'esthétique organisée du XVII<sup>e</sup> siècle, où, au fond, reparait, tendant vers des fins, servi par des procédés différents, un parti comparable à celui qui a dominé l'art du moyen âge.

Ces légers défauts n'empêchent pas que le livre de M. Babelon ne soit, dans l'ensemble, œuvre fort réussie; espérons qu'il s'efforcera, dans une prochaine étude, de rendre plus ample justice à un art qui, pour être populaire et au besoin didactique, n'en demeure pas moins vivant.

LIONEL LANDRY

•

**Histoire universelle de l'Art.** — Architecture, sculpture, peinture, gravure, arts décoratifs, par EDOUARD MARTY, professeur au lycée de Toulouse. Préface de R. Durrbach, doyen de la Faculté des

lettres de Toulouse. Albin Michel, édit. (1927), 2 vol. in-4°, 745 pages, 968 figures, 65 planches hors-texte.

Même en 745 grandes pages d'un texte serré, c'est une entreprise hardie que de résumer toute l'histoire de l'art, depuis l'âge des cavernes jusqu'en 1914, sans négliger aucun pays et en faisant une place à l'orfèvrerie et au mobilier aussi bien qu'aux arts dits majeurs. M. Edouard Marty a réalisé son programme avec la plus louable conscience. Ses chapitres sur la peinture et la sculpture du XX<sup>e</sup> siècle pourraient soulever des objections. Ils prouvent que le recul du temps est nécessaire pour dire l'essentiel sur un mouvement artistique, avec la brièveté qui est de rigueur dans un manuel. Mais les pages qu'il consacre aux époques classiques rendront service aux débutants en histoire de l'art. D'autant qu'elles sont accompagnées d'illustrations nombreuses et bien choisies.

**Aux grands hommes... Sennep reconnaissant.** Album historique. Editions Bossard, 1927, in-4°.

C'est l'histoire de la politique intérieure de la France, depuis le ministère Painlevé-Caillaux jusqu'au ministère Poincaré, résumée en traits incisifs par un maître du rire. Si Sennep est reconnaissant aux illustres modèles qui ont stimulé sa verve, ceux-ci doivent, en retour, quelque gratitude à Sennep. Ils resteront, aux pages de son album, plus vivants que dans les portraits officiels ou dans maint livre réputé sérieux. Sennep, comme tout vrai caricaturiste est un pénétrant psychologue. Et si l'art vit de synthèse, Sennep est un grand artiste. Remercions-le de nous égayer alors que tant d'autres nous attristent.

Pour transmettre à l'avenir cette déposition sur notre temps due à un spirituel témoin, il fallait, sinon l'airain, du moins un papier durable. L'éditeur Bossard a été bien inspiré en imprimant les dessins de Sennep sur beau et pur chiffon d'Auvergne.

**Le musée du Luxembourg**, par CAMILLE MAUCLAIR. Editions Nilsson, 1927, in-4°. 138 illustrations, 24 hors-texte.

Après la mort de Gustave Geffroy, c'est à M. Camille Mauclair qu'a été confiée la tâche de continuer la belle collection *Les Musées d'Europe*, déjà riche de nombreux volumes parfaitement illustrés.

Suivons-le au Musée du Luxembourg. Dans ce musée dont le programme même est de refléter en se renouvelant sans cesse, les aspirations de l'art de notre temps, on ne pouvait souhaiter guide plus compréhensif. Peut-être est-il trop indulgent pour quelques tentatives médiocres. Mais il dit son fait à l'académisme et reste indépendant devant les modes qui accréditent de nouveaux poncifs. Même si l'on ne souscrit pas à tous ses jugements, on trouve, à l'écouter, plaisir et profit.

LÉON DESHAIRS.